

17 Février 1922

LES VALLÉES VAUDOISES
SOUS LE
RÈGNE DE VICTOR AMÉDÉE I
ET LA
RÉGENCE DE CHRISTINE

1630



1648

Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE
pour les Familles Vaudoises

* * 17 FÉVRIER 1922 * *

LES VALLÉES VAUDOISES
SOUS LE
RÈGNE DE VICTOR AMÉDÉE I
ET LA
RÉGENCE DE CHRISTINE

* 1630-1648 *



*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les Familles Vaudoises.*



PRENANT le récit de l'histoire de nos pères, au point où il est resté interrompu en 1920, nous entrons dans une période où les troubles politiques s'ajoutent aux difficultés religieuses et donnent au récit une allure différente de celle à laquelle nous sommes habitués. Il est cependant nécessaire de connaître ces faits, à cause des conséquences très graves qui en sont dérivées.

Victor Amédée I, qui succéda à son père, Charles Emmanuel I, mort le 26 juillet 1630, parvint au trône dans un moment bien critique. Le Piémont était ravagé et dépeuplé par la guerre, la famine et la peste, et en bonne partie occupé par les armées françaises.

Les Vaudois, qui avaient eu leur large part de tous ces fléaux, avaient, de plus, de sérieuses préoccupations au sujet du nouveau souverain, qui, étant encore prince, avait participé aux rapines exercées contre eux par le sénateur Barberis. Sa femme, Christine de France, aussi bigote qu'immorale, croyait que le plus sûr moyen de se faire pardonner le scandale de sa vie privée était de déployer un zèle ardent et impitoyable contre l'hérésie. Au reste, les sept ans de règne de Victor Amédée ne sont signalés ni par la paix et la justice, ni par la sagesse politique, ni par la gloire militaire.

Beau-frère du roi de France, dont les troupes l'avaient vaincu, il abandonna le parti espagnol pour obtenir la paix. Mais il compromit sa réputation, et la sûreté du Piémont, en se prêtant à une indigne comédie, toute à son propre détriment.

Voici de quoi il s'agit.

La paix, stipulée le 3 octobre 1630, reconnaissait comme duc de Mantoue Charles de Gonzague-Nevers, protégé par la France; mais il devait céder à Victor Amédée le haut Montferrat. En un même jour, les Impériaux devaient sortir de Mantoue, et les Français de Pignerol. Mais Victor Amédée se laissa induire à signer un article secret, par lequel il céda à la France Pignerol et son territoire. L'exécution de la paix traîna jusqu'au 20 septembre 1631. Mantoue fut alors évacuée. A Pignerol, on vit bien sortir tapageusement 300 soldats français; mais il rentrèrent à la nuit et s'enfermèrent dans une casemate. Les commissaires impériaux et espagnols, effrayés par le bruit que l'on fit courir, qu'il y avait plusieurs cas de peste dans la ville, firent une visite sommaire aux casernes et se retirèrent, après avoir signé le verbal d'évacuation. Le traité de Mirafiori consacra publiquement ces accords secrets. La France promettait de rendre Pignerol après six mois et de n'y placer que des Suisses en garnison. Elle y plaça 10.000 Français et y resta 68 ans!

Victor Amédée reçut en échange, au Montferrat, un territoire plus riche et plus étendu, mais il perdit l'avantage, obtenu par son père, de rejeter la France hors du Piémont. Pignerol, devenue une forteresse de premier ordre, fut une vraie épine dans le pied de ses successeurs et procura à notre pays des guerres sanglantes et répétées.

Nous nous sommes attardé sur ce point, parce qu'il touche de près aux Vaudois. En effet, pour pouvoir communiquer avec Pignerol, la France se fit encore céder la partie de la vallée de Pérouse qui est sur la gauche du Cluson. Ainsi, les paroisses vaudoises de Pérouse, Pinache et S. Germain furent partagées entre deux Etats.

Il est vrai que la France s'engagea à ne faire aucune innovation dans le domaine religieux. Les paroisses ne furent pas démembrées, et ces églises continuèrent à dépendre du synode des Vallées. Mais le fait d'appartenir à la France soumit plus tard cette région à la

Révocation de l'Edit de Nantes, et c'est là la raison pour laquelle l'Evangile en a été expulsé pendant plus d'un siècle et demi.

Mais retournons à notre sujet.

Le regain de peste, qui se manifesta en 1631, enleva le pasteur Jean Barthélemi, le plus jeune des trois que le fléau avait épargnés. Heureusement, Genève avait envoyé, quelque temps auparavant, le pasteur Brunet, qui eut la charge des vastes paroisses de Pramol, S. Germain et Pinache. Il devait encore visiter, à tour, celles de la Pérouse et de Prarustin. En avril arriva Lepreux, qui occupa Angrogne, déchargeant d'autant le vieillard Pierre Gilles qui, malgré son grand âge, devait suffire pour tout le Val Luserne. D'autres suivirent peu à peu ; mais ce ne fut qu'en 1639 que les pasteurs des Vallées furent au complet.

Le Villar Pérouse ne comptant plus un seul catholique, les habitants hissèrent des cloches sur le clocher qui avait été érigé aux frais de la commune. Le capucin de la Pérouse y amena l'intendant de Pignerol, le fanatique d'Estampes, duquel il obtint la démolition du clocher, sous le prétexte que les Vaudois pourraient s'en servir pour se rebeller. Les Suisses de la garnison de la Pérouse le rasèrent au sol, séance tenante.

Le gouvernement français défendit aux Vaudois d'acheter des propriétés des catholiques et recourut à mainte autre tracasserie.

La vie n'était pas plus facile pour les Vaudois sujets de Savoie.

Depuis que les Français occupaient Pignerol, Luserne était le chef-lieu de la province et la résidence de nombreux fonctionnaires, aux ordres du préfet Ressay, convertisseur enragé.

Enlèvements d'enfants, arrestations arbitraires, procès ruineux, violation de la conscience des malades et des mourants, et cent autres moyens furent mis en action par les autorités civiles et religieuses pour nuire aux Vaudois.

Les frères Jean Vincent et Jean Baptiste Gosio, de

Dronero, réfugiés à la Tour, y avaient été très appréciés, l'un comme médecin, l'autre comme docteur en jurisprudence. Les soins entendus et dévoués de Jean Vincent avaient été particulièrement précieux pendant la terrible épidémie qui avait décimé le pays. Néanmoins, dans l'espoir d'affaiblir d'autant l'Eglise Vaudoise, les moines obtinrent que le duc les citât devant lui. Il leur offrit de s'établir à Turin ou dans telle autre ville, où leurs capacités pourraient se signaler bien mieux que dans les Vallées. Ils répondirent qu'ils désiraient demeurer là où ils pouvaient jouir de la liberté de conscience. Victor Amédée leur dit alors qu'il n'entendait pas les contraindre, mais, puisque leur présence à la Tour n'était pas agréable à quelques-uns, ils lui feraient plaisir en s'établissant ailleurs pour quelque temps, afin de le délivrer de l'importunité de leurs adversaires. Ils fixèrent alors leur demeure à Pinache, sur terre française, et ne rentrèrent plus au Val Luserne, même quand on leur en fit de vives instances. Une fille de Jean Vincent Gosio fut la mère de Henri Arnaud, l'auteur de la Glorieuse Rentrée.

En 1633, le duc décréta que les Vaudois devaient vider les territoires de Briqueras, Campillon, Fenil, Bubiane et Luserne S. Jean, et démolir onze temples, que l'on prétendait être hors des limites. C'étaient ceux de Bobi, du Villar, des Copiers, du Chabas, des Malanots à S. Jean, de Rocheplate, de S. Germain, de Pramol; enfin, au Val S. Martin, ceux du Sarret, probablement à Riclaret, de Villesèche et de Balbêncio, bien que, dans plusieurs de ces communes, il n'y eût plus un seul catholique.

Pendant ce temps, le nonce du pape agissait à la Cour de France contre les autres temples de la vallée de Pérouse.

Les Eglises Vaudoises recoururent auprès du souverain, en produisant de nombreuses preuves qui établissaient leurs droits. Elles parurent sans doute convaincantes puisque les décrets ne furent pas mis en exécution; mais il ne leur fut donné aucune réponse, qui aurait pu servir à mettre ces droits hors de ques-

tion. Aussi la défense d'habiter dans les communes inférieures et de se servir du temple de S. Jean fut-elle remise en vigueur plus tard.

Il est vrai que Victor Amédée manifesta la résolution d'obtenir la démolition des temples par la force des armes; mais des mouvements menaçants des armées espagnoles le firent renoncer à cette équipée.

En revanche, il assigna 400 livres annuelles pour les missionnaires dans les Vallées Vaudoises. Le prieur de Luserne, Rorengo, en profita pour en placer à S. Second, à Briqueras, à Bubiane, à Luserne. Ceux du Perrier déployèrent aussi une nouvelle activité, grâce à l'appui que leur fournissait la Propagande, congrégation fondée à Rome en 1622.

Par le moyen d'autres moines, le gouvernement dissipa le reste des églises de Caraglio et Valgrana, d'Aisone, Festeona et Demonte, dans la vallée de la Sture, et de celles d'autres vallées du marquisat de Saluces. La perte la plus grave pour les Vaudois fut celle de l'église de Pravillelm. Elle s'étendait, dès les temps du moyen âge, sur les envers de Paesana, dans la vallée du Pô, occupant les vallons de Crouès, Pravillelm, Biolets et Biétoné. Expulsés à plusieurs reprises, les Vaudois de ces régions étaient toujours rentrés dans leurs montagnes alpestres, rendues fertiles par un labeur assidu et par d'intelligents et hardis travaux d'irrigation. Les édits, émanés précédemment contre les réformés du marquisat de Saluces, en avaient déjà décidé plusieurs à se retirer aux Vallées. Cependant ils comptaient encore un millier d'âmes quand la peste de 1630 vint les décimer, au point que Victor Amédée jugea le moment venu de les traiter sans égards. Le fléau avait aussi moissonné leur jeune pasteur, Barnabas Gay, de Prarustin; depuis lors, ils n'avaient pu être visités que de loin en loin par les pasteurs vaudois réduits à trois ou quatre. Mais leur piété et leurs connaissances religieuses étaient telles qu'ils y suppléaient eux-mêmes. La vie spirituelle était intense dans ces hameaux reculés, aujourd'hui en partie inhabités, ou plongés dans l'ignorance et la superstition. Pendant ce

temps, le clergé romain de Paesana donnait l'exemple d'une vie ouvertement scandaleuse.

A Biétoné, il y avait un ancien, ou prédicateur laïque, qui visitait non seulement les Vaudois, mais aussi les quelques familles catholiques du vallon. Aux Biolets, une diaconesse de paroisse, dont le nom n'a pas été conservé, déployait une activité bénie, soignant les âmes aussi bien que les corps. Les capucins, envoyés pour convaincre d'hérésie ces zélés montagnards, ne surent que séquestrer et brûler Bibles, catéchismes de Genève, livres de Calvin, de Bèze, etc.

Reconnaissant leur impuissance à vaincre des adversaires si bien fondés sur la vérité évangélique, les moines, l'évêque de Saluces, l'inquisiteur et le nonce recoururent à Victor Amédée, qui émana le féroce édit du 23 septembre 1633. Il était imposé à tous les réformés de Crouès, Pravillelm, les Biolets et Biétoné d'abjurer dans deux mois, ou de vendre leurs biens et s'exiler. Les recours faits par les Vaudois des Vallées et par quelques puissants furent inutiles et ne servirent qu'à entretenir les victimes de l'édit dans le fol espoir de le faire annuler. Aussi le terme fixé était presque écoulé avant qu'ils eussent cherché à vendre leurs terres. L'évêque alla s'établir à Paesana et invita tous les chefs de famille à venir le trouver, essayant de les induire à l'abjuration par des caresses et des récompenses. Rien n'y fit. Ils préférèrent renoncer à tout et se retirer au Val Luserne avec les vieillards, les femmes, les enfants et tout ce qu'ils purent emporter, leurs frères des Vallées ayant promis de les accueillir, malgré leur grande misère. Seuls, quelques orphelins furent enlevés et forcés à se catholiser.

Plusieurs de ces pauvres exilés durent subir force violences et rapines, en se retirant à travers les territoires de Barge et de Bagnol. Telle est sans doute l'origine d'un bout rimé, qui court encore au Val Luserne, et qui n'est pas à l'avantage des habitants de ces communes.

Les personnes atteignirent cependant toutes, saines et sauvées, le lieu de leur refuge. Elles formaient 235

familles, qui renonçaient à leurs biens, se réjouissant de pouvoir profiter désormais du ministère régulier de la Parole. On administra alors le baptême à plusieurs jeunes gens de 18 et 20 ans ; ils provenaient surtout de Crouès, où les pasteurs ne pouvaient séjourner sans danger.

C'est à ces nobles proscrits que remontent, en tout ou en partie, les familles Allio, Berton, Bonnet, De Maria, Gay, Gilles, Meynier, Mondon, Sibille et mainte autre aujourd'hui éteinte.

Un auteur piémontais, voulant accroître la gloire de Victor Amédée à l'occasion de cette victoire du papisme, dit que « *pour ôter aux fuyards toute occasion de rentrer, il fit purger ces nids infâmes avec le feu, et déraciner leurs demeures jusqu'aux fondements* ». Et dire que l'édit parle de la *clémence* et de la *pitié* du duc ! Les capucins se firent un honneur d'aller eux-mêmes incendier les hameaux.

Le lendemain de Noël, après la messe, le feu fut donné au temple de Pravaillem, dont on voit encore les masures. L'évêque voulait transformer en chapelle celui des Biolets ; mais les moines, qui désiraient effacer toute trace d'hérésie, obtinrent qu'on fit un bûcher de la chaire et de la table de la communion, puis qu'on démolît l'édifice. On en montre encore la porte, ornée de gros clous. Celui de Biétoné eut le même sort.

Les proscrits, qui étaient créanciers des catholiques, se rendaient parfois en cachette aux foires de Paesana, sans que les capucins eussent réussi à les arrêter. Il n'en fut pas de même pour Jean Julian et Daniel Peillon. Reconnus à la foire de Barge par des soldats de la garnison de Revel, ils furent condamnés à dix ans de galères pour avoir contrevenu à l'exil. Sentence inique, d'autant plus que Barge ne faisait pas partie du Marquisat. Julian fut libéré grâce à une forte somme que les juges ne dédaignèrent pas d'accepter de ses parents. Peillon, pauvre, âgé et maladif, fut emmené aux galères de Villefranche sur mer, ayant constamment refusé d'abjurer. Les églises des Vallées lui firent parvenir quelque argent, à plusieurs reprises, pour sou-

lager sa misère, jusqu'à ce qu'on apprit que Dieu l'avait délivré de ses chaînes, en le prenant à Lui.

En 1634, les Vaudois, qui possédaient des propriétés à Campillon, durent les abandonner dans 24 heures et les vendre dans un terme limité. Le duc se disposait à les expulser aussi de Fenil, Bubiane et Briqueras; mais les troubles politiques l'en empêchèrent.

En effet, dans la terrible Guerre de Trente Ans, l'avantage semblait se dessiner en faveur des Protestants et de leurs alliés.

En Allemagne, ils avaient vaincu la grande bataille de Lützen, et le général catholique Wallenstein avait été assassiné sur l'ordre de son prince. La France augmentait la garnison de Pignerol, tandis que l'Espagne, trop lente à assister Victor Amédée, le forçait à s'humilier devant le cardinal de Richelieu. Il signa avec lui un traité d'alliance pour enlever la Lombardie aux Espagnols et la donner au duc de Mantoue, qui aurait alors cédé le Montferrat au duc de Savoie. Ce dernier aurait, en échange, cédé à la France les vallées de Luserne et de S. Martin. Mais le succès ne répondit pas à ces espérances.

La guerre se ralluma en Piémont en 1636 et les Vaudois, comme toujours, fournirent à leur souverain de vaillants soldats, plusieurs desquels laissèrent la vie dans les campagnes de Verceil. Du moins les Vallées purent-elles jouir d'une paix relative, à cette époque.

Victor Amédée prit une part active à la campagne de 1637. Il venait d'arriver de Turin à Verceil, le 25 septembre, pour marcher contre la Lombardie, quand il fut pris de violentes douleurs, au sortir d'un dîner offert par le général français. Il languit pendant quelques jours et mourut le 7 octobre. On croit qu'il avait été empoisonné par un agent de l'Espagne, qui, tout en se débarrassant d'un ennemi belliqueux, espérait rompre l'alliance franco-piémontaise en répandant des soupçons sur les officiers français.

La duchesse, Christine de France, accourue au chevet du mourant, s'était fait céder la régence de son

jeune fils, le nouveau duc. Mais les us et coutumes de la maison de Savoie établissaient que ce droit appartenait aux princes du sang, qui étaient alors le cardinal Maurice et Thomas de Carignan, frères de Victor Amédée. Comme Christine s'appuyait sur le roi de France, son frère, les princes recherchèrent l'alliance de l'Espagne. Tout le Piémont se partagea entre ces deux factions.

Christine avait été tenue à l'écart par son beau-père, Charles Emmanuel I, qui lui reprochait sa politique française, contraire aux intérêts du Piémont, en même temps que sa vie scandaleuse. Parvenue au gouvernement, elle donna libre carrière à ces deux penchants, auxquels elle joignait un grand zèle convertisseur. Chaque année, une semaine de pénitences, passée dans un monastère, devait, croyait-elle, racheter tous ses actes d'immoralité. Mais la postérité ne l'absout pas aussi aisément, et Turin conserve le souvenir de la conduite honteuse dont ce champion de la foi romaine donnait un exemple presque public. Voilà la femme qui dirigea les affaires du Piémont pendant vingt-six ans.

Elle avait à peine pris en main le gouvernement lorsque, par son décret du 19 octobre, elle mit tous les fonctionnaires des Vallées Vaudoises à la disposition des moines missionnaires. Puis elle assigna des dots aux jeunes filles qui se catholiseraient, elle défendit de se servir du temple de S. Jean, elle plaça à la tête de la Propagande, à Turin, le marquis de Pianesse, de sinistre mémoire.

Pendant ce temps, le Piémont était ravagé par une cruelle guerre civile, aggravée par l'arrivée de troupes françaises et espagnoles. Turin et d'autres villes furent prises et reprises, les campagnes dévastées. Plus de sûreté publique. Profitant du désordre, de nombreux bandits parcouraient le pays, pillant, rançonnant, tuant. On n'osait pas, par exemple, se rendre, sans une escorte armée, de Pignerol à Turin : les bois de la Marsaille et de Nichelino étaient infestés par les brigands. Jean Léger, qui rentra aux Vallées en 1639 après avoir achevé ses études à Genève, raconte que,

pour atteindre le Val Luserne, son guide lui fit faire un grand tour jusque vers Saluces, et encore il ne dut son salut qu'au fait d'avoir interpellé en piémontais un groupe de soldats qu'il rencontra. En le quittant, ils lui montrèrent un monceau de cadavres et lui dirent : *Voilà où vous seriez si vous aviez parlé français.* Cet état de choses dura pendant cinq ans, de 1637 à 1642.



Cependant les Vallées Vaudoises furent à l'abri des horreurs de la guerre, grâce à la sagesse et à l'énergie du modérateur, Antoine Léger.

Né à Villesèche en 1594, Léger avait fait de fortes études en Angleterre et à Genève, où le V. Consistoire, remarquant en lui des aptitudes exceptionnelles, l'avait adopté, subvenant à son entretien. Après un court ministère dans son village natal, Genève l'avait envoyé en 1629 à Constantinople, comme chapelain de l'ambassade hollandaise et pasteur de la colonie protestante. Il y fut très apprécié et devint l'ami intime du

patriarche grec, Cyrille Lucar, qui rêvait l'union de l'église grecque orthodoxe et des églises réformées. Quoique les Vallées l'eussent instamment redemandé après que la peste les eut privées de presque tous leurs pasteurs, l'importance de ce poste avancé fit retarder son retour.

À son arrivée aux Vallées, au commencement de 1637, il fut placé à Rocheplate, et tôt après à S. Jean, la paroisse la plus exposée à tous les assauts des adversaires. On ne tarda pas à lui confier aussi la modération, à un moment où les troubles du Piémont menaçaient de pénétrer dans les Vallées. Il décida les Vaudois à demeurer fidèles au jeune duc et à sa mère, d'accord avec les comtes Rorengo, seigneurs d'une partie du Val Luserne, tandis que les autres comtes, Manfredi et Billour, avaient embrassé le parti des princes.

Les capitaines des milices communales placèrent des corps de garde aux abords des Vallées, vers la plaine, pour en interdire l'accès aux soldats des deux partis, et surtout aux bandes de pillards. Ils durent même repousser les incursions du marquis de Luserne.

Après cinq années de guerre et de ravages, la duchesse et ses beaux-frères s'aperçurent enfin qu'ils attireraient la dernière ruine sur le pays qu'ils prétendaient gouverner, et que tant la France que l'Espagne n'entretenaient les hostilités que pour accroître leur influence et leurs possessions en Italie. Ils finirent par tomber d'accord en 1642. La duchesse garda la régence, mais avec l'obligation de consulter les princes dans les affaires principales.

Le duc Charles Emmanuel II fut proclamé majeur en 1648; mais sa mère l'avait toujours tenu à l'écart des affaires, l'encourageant à se livrer à la chasse et aux plaisirs. C'est ainsi qu'elle réussit à conserver les rênes de l'Etat jusqu'à sa mort, survenue en 1663.

Son premier soin, au sortir de la guerre, fut de se tourner à nouveau contre les Vaudois, d'autant plus qu'elle avait choisi le fanatique Pianesse pour premier ministre. On assura l'exemption de tous impôts pendant cinq ans aux Vaudois qui abjureraient. Mais les

pasteurs veillaient pour rappeler à leurs paroissiens qu'ils ne pouvaient servir Dieu et Mammon. La Cour de Turin pensa donc à frapper les pasteurs.

Connaissant la haute influence que Léger avait acquise par sa sagesse autant que par ses qualités intellectuelles et spirituelles, au lieu de lui donner des marques de sa gratitude pour la tranquillité qu'il avait réussi à maintenir aux Vallées et jusqu'aux portes de Pignerol, elle pensa que le meilleur moyen d'affaiblir l'Eglise Vaudoise, c'était de la priver de ce chef vénéré. Christine lui fit dire qu'elle l'attendait aux premiers jours de janvier 1643 pour traiter quelque affaire avec lui. On sut que les moines l'accusaient d'avoir comploté contre Son Altesse et d'avoir amassé des munitions et des vivres pour préparer un soulèvement.

Léger se garda bien d'aller se livrer au pouvoir d'une femme, dont la déloyauté était notoire, et de juges, qui, comme membres de la *Propaganda Fide*, avaient juré de travailler par tous les moyens à l'extirpation des hérétiques. On recueillit des témoignages en sa faveur, le corps des Vallées et la Suisse recoururent. Tout fut inutile. Léger fut condamné en contumace pour avoir conjuré avec l'étranger et avoir créé des officiers de guerre pour servir contre son prince.

Il dut partir pour l'exil en 1644.

Genève accueillit honorablement le noble proscrit et lui confia l'enseignement du grec dans sa célèbre Académie, ainsi que la prédication dans l'église italienne.

La paroisse de S. Jean et la modération furent confiés à Jean Léger, son neveu, qui dut traverser des temps encore plus terribles, que nous rappellerons, s'il plaît à Dieu, une autre année.

Les Vallées firent, à cette époque, une autre perte très sensible, celle de l'historien Pierre Gilles.

Fils de Gille des Gilles, le dernier des Barbes, qui avait évangélisé la Calabre et pris une part active aux luttes de 1560-61, Pierre Gilles était né en 1571 aux Cervières, où était alors le presbytère de la paroisse de la Tour. Au terme de ses études de théologie,

faites à Genève, il fut placé comme pasteur à Pramol et ne tarda pas, grâce à son zèle et à sa prudence, à acquérir une place en vue dans l'Eglise. En 1603, il fut appelé à diriger la paroisse de la Tour et y resta jusqu'à sa mort. En 1605 il fut élu modérateur, charge qu'il porta longtemps et dans des moments dont sa fermeté et sa modération surent atténuer la gravité.

La peste de 1630 enleva ses quatre fils aînés, dont l'un était un chirurgien habile et un autre allait entrer en théologie. Ce fléau ayant pareillement enlevé tous ses collègues, les pasteurs des Vallées, sauf deux, le pasteur de la Tour, âgé de soixante ans, resta seul chargé du ministère de la Parole dans toutes les paroisses de la vallée de Luserne, de Bobi à Campillon et d'Angrogne à Rora.

La venue d'Antoine Léger le déchargea de la modération et des plus lourdes responsabilités. Il en profita pour achever les travaux littéraires, auxquels il s'appliquait depuis de longues années.

Laissant à son frère sa part des biens des Cervières, il avait acheté la belle propriété de Pracastel. C'est là qu'il termina ses jours paisiblement et honorablement. Il y dicta ses dernières volontés le 30 août 1645 et s'éteignit peu de temps après. Il laissait quatre filles, dont une fut enlevée lors des massacres de 1655, et quatre fils, dont l'un périt victime des mêmes massacres, un autre fut maître d'école, un autre pasteur.

Il avait composé, en italien, plusieurs ouvrages de polémique contre les prêtres et moines que les Cours de Turin et de Rome envoyaient dans la vallée. Il s'efforça aussi de lutter contre la prépondérance de la langue française, causée par la mort des pasteurs vaudois, qu'avaient remplacés des Genevois et des Dauphinois. C'est dans ce but qu'il publia, un an avant sa mort, une traduction en vers des Psaumes que l'on chantait au culte public. Ce volume, publié avec les notes musicales, ne devint probablement pas d'un usage commun, le français ayant prévalu désormais. En tous cas, il est si rare qu'on n'en connaît que le seul exemplaire qui est conservé à la Bibliothèque Royale, à Turin.

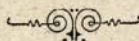
Le principal ouvrage de Pierre Gilles c'est sa précieuse *Histoire Ecclésiastique des Eglises Vaudoises*. Il l'avait d'abord rédigée en italien et l'avait presque achevée, lorsque ses collègues, les nouveaux pasteurs venus de l'étranger, lui demandèrent de la publier en français. Il refit patiemment l'ouvrage, qui parut en 1644. C'est encore aujourd'hui une lecture agréable et une source riche en données précises sur cette époque importante de l'histoire de nos pères.

La mémoire de ce fidèle pasteur demeura longtemps en vénération à la Tour ; cent ans plus tard, on montrait encore le bois où, après une journée de travail de plume ou de visites pastorales, il allait remplir sa hotte pour le chauffage du lendemain.

Pierre Gilles, Antoine et Jean Léger, voilà les trois héros de la foi, que Dieu donna à notre Eglise pour tenir haut et ferme en Italie la bannière de l'Evangile et de la liberté de conscience, pendant soixante années de l'époque qui a été appelée, à juste titre, le siècle de fer.

Puissent le récit de ces temps difficiles et l'exemple de fermeté de nos ancêtres inspirer la génération actuelle à tenir haut élevé le drapeau de la vérité, sans jamais manquer au devoir envers la patrie et les autorités établies par Dieu.

J. JALLA.





TORRE PELLICE
TIPOGRAFIA ALPINA
Vicolo Centrale, 7